

Livres

Numéro 785, juillet–août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (785), 44–48.

La ferme impossible

DOMINIC LAMONTAGNE

Montréal, Écosociété, 2015, 126 p.

Parmi les personnalités qui ont fait connaître dans les médias ce qui se passe de scandaleux sur le plan de la production alimentaire au Québec, on compte entre autres Roméo Bouchard, Daniel Pinard et Hugo Latulippe (*Bacon, le film*, 2001). Dominic Lamontagne ajoute aujourd'hui sa voix à la leur, et elle est éloquente. Dans cet ouvrage à la fois personnel et pédagogique, militant et bien documenté, il offre un regard critique sur l'évolution de notre système agricole au Québec.

Son livre raconte l'histoire d'un « Québécois ordinaire qui, à la mi-trentaine, avait le projet de bâtir une petite ferme familiale, mais qui, en s'informant auprès du MAPAQ et de l'UPA, s'est vite rendu compte que ce serait impossible » (p. 19). Nous découvrirons au fil des pages les coûts exorbitants et les nombreuses mesures de contrôle qui empêchent une telle réalisation.

« En déshabillant les fermiers "polyculteurs" pour habiller des producteurs "monoculteurs", la *Loi des marchés agricoles* a favorisé la spécialisation et la concentration de l'agriculture au détriment de la ferme artisanale » (p. 34), nous dit l'auteur. Si semblable industrialisation de l'agriculture a eu lieu dans bien des pays, avec des effets similaires, il nous fait bien comprendre que le cas du Québec est préoccupant

et que ce système a un coût caché (fonds publics, pollution, fragilisation des sols, perte de diversité, etc.) qu'on refuse de voir.

Présentant de manière concise et accessible l'histoire de notre système agricole ainsi que son cadre légal et ses outils (plans conjoints, quotas, mise en marché collective, gestion de l'offre, etc.), le livre en explique les dérives. Il fait voir comment on en arrive à une agriculture peu diversifiée, à la fois surprotégée et mal protégée, parce que fondée sur une concentration du pouvoir entre les mains d'une minorité de producteurs, concentration que l'État québécois, tous gouvernements confondus, a laissée se développer. Force est d'admettre que la démonstration et la critique de l'auteur à cet égard sont honnêtes et convaincantes, malgré son penchant libertarien – qui a contraint Écosociété à une « mise en contexte », au début de l'ouvrage. Si Lamontagne estime que l'État québécois échoue à soutenir l'agriculture familiale, il est malgré tout capable de reconnaître que l'État en soi peut jouer un rôle positif ; il reconnaît par exemple la contribution importante du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) du temps où il possédait encore une expertise précieuse et digne de ce nom.

L'indignation de Lamontagne naît de sa propre aventure agraire contrariée – les exemples sont souvent savoureux. Mais surtout, elle puise à un constat largement partagé : le rapport de la Commission sur l'avenir de l'agriculture et de



l'agroalimentaire québécois (Rapport Pronovost) – déposé en 2008 et reconnu comme étant la référence qui devrait guider le virage nécessaire à prendre – ne doit pas rester lettre morte. L'auteur s'appuie d'ailleurs souvent sur les conclusions du rapport pour appuyer son propos, montrant que l'autonomie qu'il revendique pour pouvoir vivre décemment d'une agriculture à échelle humaine existe ailleurs au Canada – et même aux États-Unis. La ferme impossible est possible... mais Lamontagne nous aide à comprendre qu'il ne suffit pas de palabrer sur l'importance de la « souveraineté alimentaire » pour qu'elle adienne ; il faut cesser d'étouffer l'agriculture familiale et, aussi, sortir l'agriculture des traités commerciaux internationaux, un sujet connexe qu'il n'a malheureusement pas creusé.

Catherine Caron

LE MOUTON NOIR.COM

JOURNAL INDÉPENDANT
PLUS MORDANT QUE LE LOUP



Sol Ciel Ciels Sols

ANDRÉE LACELLE

Sudbury, Prises de parole, 2015, 448 p.

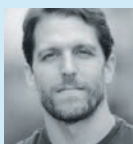
La rétrospective complète de l'œuvre poétique d'Andrée Lacelle, poète de première importance dans la littérature franco-ontarienne, est à souligner. Son recueil *Tant de vie s'égaré*, paru en 1994, lui a valu d'être la première récipiendaire du prestigieux prix Trillium l'année suivante et finaliste aux prix du Gouverneur général du Canada. Son œuvre compte huit recueils à ce jour, ainsi que de nombreux textes publiés dans des revues. Depuis quelques années, elle est également invitée à bon nombre d'événements poétiques d'envergure internationale (Québec, Belgique, France et Bénin, entre autres). Ces multiples engagements en faveur de la poésie de langue française ont culminé en 2012 avec la parution de *Pas d'ici, pas d'ailleurs*. Une anthologie poétique franco-phonie de voix féminines contemporaines, publiée en collaboration avec Sabine Huynh, Angèle Paoli et Aurélie Tourniaire aux Éditions Voix d'encre.

Sol Ciel Ciels Sols paraît dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque canadienne-française, à l'égal des rétrospectives déjà réalisées pour le poète franco-ontarien Patrice Desbiens ou les Acadiens Gérald Leblanc et Rose Després. Un tel ouvrage a un côté monumental : le volume est imposant, sa facture extrêmement soignée. Les poèmes sont précédés d'une préface d'une grande justesse, signée par François Paré, un lecteur de longue date de l'œuvre de Lacelle. Une sélection de jugements critiques sur les recueils, de même qu'une chronologie de la vie de l'auteure, une bibliographie complète et une photo d'enfance prise dans sa ville natale de Hawkesbury, dans l'Est ontarien, au début des années 1950, renforcent cette impression. Pourtant, l'image du monument ne correspond nullement à la poésie de Lacelle, traversée plutôt par la figure de la voyageuse. En couverture, l'image du chemin à demi effacé qui se faufile dans un désert pierreux et sur lequel on devine, au loin, une personne en marche vers l'horizon, cherche à rétablir la vérité – toujours évanescence – de cette œuvre. Cette photographie de

EXTRAITS

Kuei, je te salue *Conversation sur le racisme*

DENI ELLIS BÉCHARD
ET NATASHA KANAPÉ FONTAINE
Montréal, Écosociété, 2016, 160 p.



« [...] JE T'ÉCRIS CETTE LETTRE pour ouvrir un dialogue entre nos peuples, et non pour culpabiliser les Allochtones de cette culture raciste. Aucun d'entre nous ne l'a inventée. Nous en avons hérité. Toutefois, nous sommes responsables de la comprendre et de la changer. Ce n'est pas facile, car nous avons de la difficulté à percevoir ce qui nous semble aller de soi. Nous vivons dans notre culture comme nous respirons l'air qui nous entoure ; nous la tenons pour acquise.

Peut-être est-ce plus facile pour toi de percevoir cette réalité, toi qui as vécu à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la culture des Allochtones. Alors, en t'écrivant, j'ai deux buts : que les lettres que nous allons rédiger au cours de cet échange épistolaire forment ultimement un livre plein d'honnêteté ainsi qu'un livre de questions : pour comprendre le vrai problème, il faut raconter de vraies histoires et celles-ci nous feront parfois mal à tous les deux, car le racisme affecte ceux qui vivent de chaque côté de la barrière. En niant l'humanité complexe de l'autre personne, nous empêchons l'épanouissement de notre propre humanité : notre intelligence, notre compassion – et toutes les qualités qui font de nous des êtres humains. Ainsi, en réduisant une autre personne à une idée ou à une série de préjugés, nous réduisons notre capacité à vivre pleinement notre propre humanité. Ceux qui caricaturent les autres deviennent eux-mêmes des caricatures. [...] »

Deni Ellis Béchard



« KUEI KUEI MON AMI,

En écrivant ces mots qui ouvrent ma toute première lettre, j'ai eu le réflexe de me demander pourquoi j'avais choisi de dire "kuei" au lieu de "bonjour".

C'est justement pour approfondir ce genre de questionnement que nous nous sommes donné rendez-vous devant nos écrans, après l'expérience que nous avons vécue ensemble au Salon du livre de la Côte-Nord. Pour écrire sur les relations entre nos peuples. Autant tu manifestes de l'intérêt à me poser des questions sur mes perceptions, autant j'en ai à te répondre, à échanger avec toi et à apprendre à distinguer le vrai du faux afin que nous puissions, peut-être, guérir notre inconscient collectif. J'aimerais apprendre de toi, aussi.

[...] Nos contemporains ont besoin d'honnêteté. Toi et moi écrivons, nous avons le pouvoir de l'écriture et de la parole. Profitons-en. Servons-nous-en pour la bonne cause : l'humanité des êtres, de nos congénères. De nos peuples qui n'en peuvent plus de ne pas se parler, de ne pas savoir comment se parler.

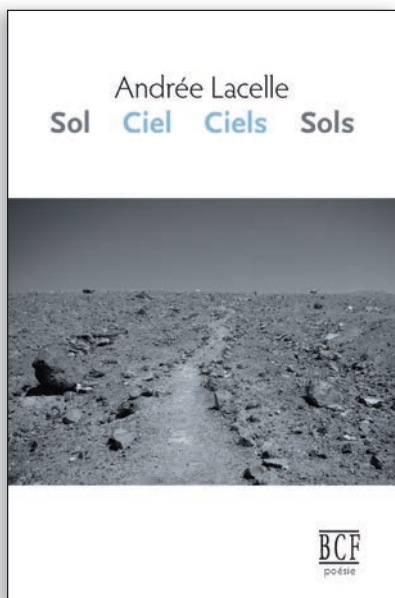
J'apprendrai également, de mon côté. Je parle haut et fort depuis si longtemps que j'oublie peut-être déjà d'écouter. Mais j'écouterai. Nous avons de moins en moins peur. Nous avons longtemps été persécutés et penchés sur nos douleurs et, malgré la frayeur d'être à nouveau trahis ou insultés, nous devons maintenant tendre l'oreille. Je tendrai l'oreille. Parle-moi. Parlons-nous. [...] »

Natasha Kanapé Fontaine



Marie-Jeanne Musiol offre aussi un miroir presque parfait au titre qui la surmonte, lui-même miroir : *Sol Ciel Ciels Sols*.

L'ouvrage rassemble l'essentiel des textes de Lacelle, soit ses huit recueils publiés entre 1979 et 2011. Le travail de réédition est de la plus grande fidélité à l'original : tous les poèmes, épigraphes et dédicaces sont repris intégralement et sans le moindre changement. Cette approche est d'autant plus précieuse que les livres de poésie franco-ontarienne n'étant souvent publiés qu'à faible tirage, cette réédition assure la pérennité de textes importants dont certains sont déjà difficiles à se procurer. Le seul changement notable concerne l'iconographie. Plusieurs recueils parus aux éditions Vermillon accueillait dans leurs pages des œuvres visuelles d'artistes tout à fait remarquables. Avant



cela, le recueil *Coincidence secrète* incorporait déjà des dessins. De façon compréhensible, une rétrospective ne peut reprendre le même procédé. Il en résulte un face à face entier avec le texte, fruit « d'une grande fidélité intellectuelle » (p. 8), ainsi que le souligne François Paré.

Sans jamais inscrire son appartenance franco-ontarienne dans le texte – « avant le pays / nos âmes » (p. 209) –, la poésie de Lacelle affirme le cheminement d'une figure féminine exemplaire, forte de tous ses doutes, et qui avance dans sa quête tout en ne perdant jamais du regard « l'arbre de [s]on enfance / plus haut que les autres » (p. 201). Énergie, chute, excès, tourbillon de couleurs chaudes, mémoire,

peur et dialogue se répondent d'une page à l'autre. Un seul vers de *Tant de vie s'égaré* suffirait pour évoquer l'ampleur et la densité de ce très beau livre : « ici gît trace pénétrante de l'esprit » (p. 135) ; mais à son côté trop définitif, on préférera une question de *La lumière et l'heure*, plus fidèle à l'esprit de l'œuvre : « sommes-nous à jamais des nomades du cœur ? » (p. 343).

Élise Lepage

Lorraine Caza *Femme de prière, femme d'action*

FRANÇOISE DEROY-PINEAU
Montréal, Médiaspaul, 2015, 232 p.

Sécialisée dans les biographies de figures spirituelles fondatrices de la Nouvelle-France, Françoise Dero-y-Pineau s'intéresse maintenant à des personnalités qui actualisent l'inspiration évangélique. Ce livre consacré à Lorraine Caza permet de connaître la première femme doyenne d'une faculté de théologie pontificale, de même que son profond engagement chrétien et sa présence constante au monde. La lecture de cette biographie nous fait revisiter cette époque des années 1960-1970 caractérisée par de profonds changements dans notre histoire, tout en soulignant l'apport de cette religieuse québécoise à la mission des communautés religieuses d'ici et d'ailleurs.

Orpheline d'un père francophone, dès l'âge de 10 ans, Lorraine Caza vit avec une mère anglophone dans un climat d'ouverture et de liberté. Durant l'été, sur le rivage du lac Memphrémagog, elle fait l'expérience de la transcendance dans la nature. Sa vie sera marquée par la quête du mystère. Parmi ses points d'ancrage, mentionnons l'Action catholique qui la sensibilise aux inégalités sociales et lui apprend à se tenir informée de l'actualité qu'elle confronte avec l'Évangile. Après des études au collège Marguerite-Bourgeoys – un « monument » pour bien des femmes du Québec –, elle choisit d'entrer à la Congrégation de Notre-Dame (CND). Le noviciat demeure pour elle un « désert formateur », de même

que ses premières années dans l'enseignement.

En 1960, *Les insolences du Frère untel* marque un point tournant dans l'histoire de l'éducation québécoise et ouvre la voie à la Révolution tranquille. Ce livre du frère Jean-Paul Desbiens exprimait ce que la nouvelle enseignante n'osait dire. De l'enseignement des mathématiques, elle passe à la théologie. Chez les Dominicains, elle sera la première femme étudiante. Ses recherches sont l'occasion d'approfondir la théologie de l'espérance de Jürgen Moltmann, de même que le cri du crucifié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Sa thèse de doctorat, publiée en 1989, analyse quatre récits de la mort de Jésus pour y découvrir quatre récits de naissance.

Son approfondissement du charisme de Marguerite Bourgeoys, dans *Marguerite Bourgeoys, La vie voyageuse, conversation avec le prochain* (Le Cerf, 1982), éclaire le dialogue, l'échange, le service et l'amour réciproque entre les individus et entre les cultures. Aussi retourne-t-elle aux sources de l'École française de spiritualité qui a marqué le XVII^e siècle et d'où sont issus les fondateurs et fondatrices de Ville-Marie.

Pionnière aux frontières du dialogue entre les cultures, Lorraine Caza se rend ensuite au Japon où les œuvres de la CND sont un creuset vivant de rencontre entre le christianisme et le bouddhisme, montrant l'importance de travailler avec les fidèles d'autres traditions. Son expérience comme membre de l'Union internationale des supérieures majeures lui vaut de multiples invitations en Europe, en Afrique, en Asie, pour des conférences et des retraites, incluant une expérience œcuménique menée avec des religieuses de l'Église réformée en Suisse. Encore aujourd'hui, elle répond à l'invitation du pape François d'entretenir un dialogue, à la fois critique et bienveillant, de l'Église avec les cultures. Sa contribution importante au renouveau de la vie religieuse, grâce à ses réflexions sur la pertinence des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans le monde actuel, mais aussi grâce à son apport au Synode sur la vie consacrée en 1996, entre autres, a entretenu le souffle du concile Vatican II.

Au cours de ses dix années d'animation générale de la CND, malgré une baisse



des effectifs et le vieillissement des membres, Lorraine Caza développe sa vision de l'avenir de la vie religieuse. Saisir les nouvelles occasions pour réactualiser l'inspiration des fondatrices dans un contexte de mondialisation, dialoguer avec les nouvelles communautés et les soutenir, inventer une nouvelle coopération entre laïques et religieuses, sont pour elle les priorités. Au Québec, des jeunes ont soif de spiritualité, souvent hors des sentiers battus... Pourquoi ne pas les rejoindre dans un partage d'expériences intergénérationnelles? Ce livre, en témoignant de la vie et de l'œuvre d'une pionnière, ouvre une voie en ce sens.

Céline Dubé

Monde unique, projet commun

L'engagement social de l'Église

JACQUES RACINE

Montréal, Médiaspaul, 2016, 253 p.

La parution, en 2015, de l'encyclique du pape François sur l'environnement et nos responsabilités à l'égard de notre maison commune (*Laudato si'*) aura attiré l'attention sur l'enseignement social de l'Église, tombé dans l'oubli depuis la Révolution tranquille.

Dans ce contexte, le livre de Jacques Racine arrive à point nommé. Professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université Laval, il connaît à fond le sujet et nous livre une étude ample et minutieuse de ce que l'on appelle maintenant la pensée sociale de l'Église, que l'on qualifiait autrefois abusivement de doctrine sociale. Tout en attirant l'attention sur deux personnages-clés (les papes Léon XIII et François), l'auteur montre le développement de l'enseignement social depuis l'encyclique *Rerum novarum* (1891) de Léon XIII, qui l'inaugure en quelque sorte. L'ordre est en général chronologique (avec de petites exceptions), mais il intègre aussi les enseignements du concile Vatican II, des synodes des évêques et de la Commission pontificale pour la justice et la paix. À mon sens, c'est un tour de force.

Après avoir fait un bref rappel des sources évangéliques et de la tradition des pères de l'Église – un texte de saint Ambroise sur les festins des riches fait

frémir encore aujourd'hui (p. 31) –, l'auteur présente l'encyclique *Rerum novarum*. C'est un chapitre remarquable qui décrit bien le contexte social et politique de l'époque. Il montre aussi le retentissement de ce texte sur la société québécoise, notamment sur le syndicalisme ouvrier (la création de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada à Hull, en 1921) sur Alphonse Desjardins et les caisses populaires, sur l'action sociale de l'École sociale populaire, entre autres.

Le chapitre 3 retrace l'action de Pie X (un pape centré sur l'Église, mais à qui on doit une encyclique sur le sort des Indiens d'Amérique du Sud, en 1912), de Benoît XV qui, en 1917, incite les belligérants à faire la paix et, enfin, de Pie XI. Ce dernier promeut le principe de subsidiarité dans l'encyclique *Quadragesimo anno* (1931) et dénonce le nazisme dans *Mit brennender Sorge*, qui sera lue dans toutes les églises catholiques d'Allemagne, le dimanche des Rameaux 1937.

Le chapitre 4 évoque la figure de Jean XXIII et la tenue du concile Vatican II. C'est vraiment le temps de l'ouverture au monde. Jean XXIII adresse son encyclique *Pacem in Terris* (1963) – d'une manière inédite jusque-là – à tous les hommes de la terre, et non seulement aux chrétiens. Il y aborde des thèmes nouveaux: les droits et responsabilités de la personne, la socialisation, l'émancipation de la femme, l'éthique dans les rapports internationaux. Il invite les chrétiens à collaborer avec les autres, qu'ils soient d'une autre confession religieuse ou athées. Le Concile poursuit dans la même voie, notamment par la constitution pastorale *L'Église dans le*

À bâbord!

La Gaspésie, un enjeu collectif

N° 65 Été 2016 • En kiosque le 15 juin • Abonnement : www.ababord.org

monde de ce temps et la déclaration sur la liberté religieuse.

L'auteur traite ensuite ce qu'il appelle l'après-Concile. D'abord Paul VI, dont l'encyclique sur le développement des peuples (1967) aura un retentissement important, puis Jean-Paul II et son encyclique *Laborem exercens* (1981), qui aborde le travail comme « la clé essentielle de toute la question sociale » (p. 161). L'auteur signale aussi des thèmes récurrents : le fossé Nord-Sud, l'option préférentielle pour les pauvres, les péchés structurels. Dans ce même chapitre, il évoque la contribution du Synode sur la justice dans le monde (1971), des synodes continentaux et des conférences épiscopales qui permettent d'actualiser la pensée sociale de l'Église. Il rappelle notamment l'intervention des évêques du Québec au sujet du premier référendum sur la souveraineté (p. 174-176).

Le dernier chapitre est consacré au pape François, que l'auteur a manifestement en estime pour son ouverture d'esprit, sa volonté de dialogue et son engagement social. Il s'attarde surtout sur



Laudato si'. François est un critique virulent du système économique et financier actuel. Il prend à cœur la tragédie des migrants. Pour lui, l'option préférentielle pour les pauvres est aussi une « catégorie théologique ». Militant vivement pour une écologie intégrale, il identifie parmi les causes de la crise écologique ce qu'il

appelle « le paradigme technocratique » qui morcelle la réalité et prétend dicter les choix politiques, et l'anthropocentrisme qui verse dans la démesure. L'auteur souligne qu'au plan de la méthode, François, contrairement à ses prédécesseurs, aime s'appuyer sur les déclarations des conférences épiscopales et citer des auteurs venant d'horizons autres qu'ecclésiastiques.

Selon Jacques Racine, l'appel de *Laudato si'* pour une nouvelle civilisation, fondée sur un nouveau rapport au monde, ouvre un espace nouveau pour l'enseignement social de l'Église : « dans sa richesse, sa diversité et son attention aux divers contextes, [celui-ci] sera appelé à accompagner ce nouveau commencement et à susciter de nombreux engagements. Il sera d'autant plus significatif que le pape et les évêques pourront compter sur la réflexion de personnes, de mouvements et de communautés qui se seront mis à l'œuvre pour réparer la "maison commune" » (p. 225).

André Beauchamp



1 MAI 2016

Hausse du salaire minimum à 15 \$: les non-dits d'Alexandre Taillefer

En ce 1er mai, journée internationale des travailleurs et des travailleuses, le salaire minimum au...



27 AVRIL 2016

Le pape François et la famille ou le principe d'inculturation

Il y a eu peu d'intérêt et il y avait peu d'attentes de la part...



21 AVRIL 2016

Nuit debout: Place à la parole citoyenne, non à la comédie du grand mépris

On comprend que Christian Rioux aime l'ordre. Mais quand même : disjoncter comme il le fait...



5 AVRIL 2016

Blocage politique en Espagne

Depuis maintenant plusieurs mois, l'Espagne est plongée dans une impasse politique alors que les partis...



30 MARS 2016




15 MARS 2016

Relations

Entre deux numéros, l'équipe de rédaction de *Relations* reste branchée sur l'actualité et vous livre ses analyses sur son nouveau blogue.

Gardez le fil de la réflexion et la discussion ouverte en réagissant à nos articles au :

blogue.revuerelations.qc.ca

Pour ne rater aucun billet, assurez-vous de suivre notre page Facebook  ou inscrivez-vous au flux RSS 